

ANTHROOPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

TERRORISME

El Khoury, Émilie
Queen's University

Date de publication : 2025-10-30

DOI : <https://doi.org/10.47854/1dk5k27>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Les anthropologues cherchent à comprendre l'Homme dans sa complexité, sans jugement, en explorant comment il s'adapte à son environnement. Ils veulent comprendre la diversité de nos comportements, influencés par les sphères de socialisation, les environnements et les contextes numériques. Pourquoi certains adhèrent-ils à des religions ou idéologies spécifiques ?

Pour survivre, l'Homme a besoin de se nourrir, se protéger, se reproduire et surtout entretenir des liens sociaux. La coopération est essentielle (Kluckhohn 1968 ; MacDonald 1991). Pour cela, il utilise différents moyens de communication, qu'ils soient pacifiques ou violents, pour atteindre un objectif : transmettre une idée. Dans le cas qui nous occupe, la question est : pourquoi certains choisissent-ils la violence terroriste, alors qu'ils en connaissent les répercussions sur leur propre vie, sur les victimes et sur leurs proches, quand d'autres alternatives de communication existent ?

Le terme *terrorisme* trouve son origine sous la Révolution française, lors de la période dite de la Terreur, marquée par une violence d'État extrême où des milliers de personnes furent exécutées par les gouvernements révolutionnaires (Furet 1981 ; Michel 2005). Cette terreur d'État suscita, en réponse, l'émergence de groupes se réclamant de la révolution, mais qualifiés de terroristes par le pouvoir en place. Ces groupes recoururent à des tactiques similaires terroristes pour résister à l'autorité, transformant ainsi la violence d'État en un outil de lutte politique (Sageman 2004 ; Chaliand et Blin 2015).

Au fil du temps, le terme a évolué. En 1798, le supplément de l'Académie française introduisait une mutation sémantique, redéfinissant le terrorisme comme une stratégie violente dirigée contre un État dans le but de créer un climat de terreur (Petermann et Olivier 2005). Cette définition marqua le passage d'un terrorisme d'État à celui pratiqué par des groupes non étatiques, dont l'objectif était de contester ou renverser l'ordre établi par des moyens violents. Depuis 1979, l'usage politique du terme terrorisme a encore évolué, notamment avec la publication d'une liste des États et des organisations terroristes (Daher 2014). Cette pratique illustre la volonté de définir une morale universelle, de fixer un cadre où certains acteurs sont qualifiés de

terroristes ou non (Chomsky 2002). L'histoire du terme terrorisme montre son évolution en fonction des contextes politiques. Il est également crucial de comprendre pourquoi certains individus choisissent de recourir à des moyens violents, devenant ainsi terroristes, et ce qui les pousse à adopter des idéologies extrémistes et à se radicaliser.

Bien que le terrorisme ne soit pas un phénomène récent, le XX^e siècle est crucial pour comprendre sa complexité. Ce siècle, marqué par des guerres mondiales et des rébellions, a redéfini la notion de terrorisme. Petermann et Olivier (2005) identifient quatre principaux types de mouvements qui recourent à la violence terroriste.

Le premier type concerne les mouvements communistes et anarchistes, qui furent les premiers à utiliser des moyens violents, incluant des mouvements comme les Luddites en Angleterre (1811-1812), qui ont mené des sabotages contre le patronat (Hobsbawm 1966), ou la Bande noire en France (1882-1885), qui attaquait des symboles religieux et des patrons. Les Molly Maguire aux États-Unis (1876-1878), qui luttaient contre l'exploitation ouvrière, et les Décembristes en Russie (1825-1855), illustrent également l'usage de la violence à des fins politiques. Le mouvement anarchiste russe Narodnaya Volya (1878-1881) se distingue par des attentats contre les autorités sans viser les civils.

Le deuxième type concerne les nationalistes et les luttes de libération nationale. Les mouvements nationalistes ont utilisé le terrorisme pour lutter pour l'indépendance, comme les nationalistes irlandais pendant l'insurrection de Pâques (1916) et leur lutte pour l'indépendance dans les années 1919-1921, ou les Arméniens, à travers les mouvements Hnchak et Dashnak (1890-1900). En outre, des groupes comme la Main noire en Serbie (1911) ont aussi eu recours à des actions violentes. La Seconde Guerre mondiale (1939-1945) a vu la résistance mener des actions violentes, bien que celles-ci ne soient pas qualifiées de terroristes par leurs acteurs (Leroy 2012). Le terrorisme transnational a également émergé à cette époque, notamment avec les détournements d'avions israéliens par le FPLP en 1968 (Chaliand 2002).

Le troisième type est celui des mouvements idéologiques et révolutionnaires. Dans les années 1970, des groupes comme les FARC en Colombie et les Tupamaros en Uruguay ont inspiré des mouvements similaires en Europe. La guérilla urbaine de Carlos Marighella et l'échec de Che Guevara ont influencé des groupes comme la RAF (Allemagne), les Brigades rouges (Italie) et Action directe (France). Ces groupes étaient largement inspirés par le maoïsme et le marxisme-léninisme (Chaliand 2002 ; Khosrokhavar 2014).

Le quatrième type concerne les mouvements religieux et fanatiques. Le terrorisme religieux, bien qu'il ait pris de l'ampleur entre 1960 et 1990, n'est pas limité à l'islam. Des groupes comme le Ku Klux Klan, le Hezbollah ou le Hamas ainsi que des sectes comme Aum Shinrikyō et Daesh (État islamique) justifient la violence terroriste par des croyances religieuses et des revendications politiques et territoriales spécifiques.

Enfin, selon Rapoport (2002), le terrorisme peut être classé en quatre vagues : anarchiste (1880-1920), anticolonialiste (1920-1960), nouvelle gauche (1960-1990) et religieuse (1979). Honig et Yahel (2017) ont proposé l'ajout d'une cinquième vague : celle des « États » semi-terroristes comme Daesh, qui cherchent à établir un contrôle

territorial à travers une interprétation extrême de la religion – ce ne sont pas officiellement des États, mais la structure de leur organisation terroriste agit comme telle (ils ont une hiérarchie, une bureaucratie, un appareil social, financier et militaire, etc.)

De nos jours, le terrorisme est principalement associé à des acteurs non étatiques. Cependant, bien que les États détiennent le monopole légitime de la violence, ils peuvent parfois utiliser des moyens militaires qui, bien que légaux, sont perçus comme terrorisants par les populations civiles (Chomsky 2007 ; Schmid 2013). Dans ce contexte, l'antiterrorisme désigne les actions internes visant à contrer la radicalisation, tandis que le contre-terrorisme fait référence aux actions extérieures pour combattre les groupes terroristes. Après les attaques du 11 septembre 2001 par le groupe terroriste Al-Qaïda, cette dynamique de contre-terrorisme s'est mondialisée, poussant les États à intensifier leurs efforts contre les menaces terroristes, notamment par des opérations militaires de contre-terrorisme (Coolsaet 2011). Bien que ces actions puissent être perçues comme efficaces militairement, elles sont parfois vues comme des violences d'État légales qui terrorisent les civils (Fuller 2008 ; Wasinski 2011 ; Laurens 2019).

Le terrorisme est-il un dernier recours ? C'est un moyen de communication violent, délibéré et réfléchi, conçu pour semer la terreur et attirer l'attention sur une cause précise. Il porte toujours une connotation négative, comme l'indique Derriennic, qui remarque que les mêmes individus ou groupes peuvent être perçus de manière différente : qualifiés de résistants ou de guérilleros par leurs partisans, ils sont considérés comme des terroristes par leurs adversaires. Derriennic (2001) propose de définir le terrorisme de manière neutre, comme toute action violente visant à imposer la terreur afin d'atteindre un objectif spécifique, en recourant exclusivement à la terreur.

Bien que les travaux universitaires proposent diverses définitions du terrorisme, surtout depuis les attaques du 11 septembre 2001 aux États-Unis, il existe un consensus selon lequel il constitue une forme de violence extrême, souvent perçue comme un dernier recours lorsque d'autres moyens semblent inefficaces (Atran et Riché 2016 ; Campana 2018). Ainsi, il peut être motivé par des causes sociales, politiques, religieuses ou idéologiques, et sa définition dépend largement des perspectives et perceptions des acteurs concernés (Borum 2011 ; Horgan 2012). De ce fait, le terrorisme, phénomène multiforme, peut être observé à travers divers exemples historiques, comme mentionné précédemment. Plus récemment, une montée des mouvements pour les droits des animaux a été observée, terrorisant les secteurs de l'élevage et de l'agriculture (Marris 2010). Parallèlement, certains groupes d'extrême droite, comme les communautés masculines des « incels » (célibataires involontaires) et certains groupes antiféministes, ont également recours à des formes de violence terroriste pour défendre et promouvoir leurs idéologies radicales (Cousineau 2023).

L'intérêt des anthropologues pour le terrorisme réside dans la volonté de comprendre ce choix de communication. Qu'est-ce qui pousse certains à adopter cette voie violente et quelles en sont les conséquences pour ceux qui la choisissent ? De plus, quelles sont les répercussions de cette violence, non seulement sur les populations qui la subissent, mais aussi sur celles qui, proches des individus concernés, en sont affectées indirectement ?

Ce sont des mécanismes psychologiques et socio-anthropologiques qui sous-tendent cette violence terrorisante, qui provoque des phénomènes comme la déshumanisation et la culpabilité collective.

En effet, les actes de terrorisme sont perçus comme inhumains et extrêmes car ils visent à semer la frayeur en attaquant des vies, des dignités et des liens sociaux essentiels. En rejetant les principes de respect et de dignité, le terroriste est souvent étiqueté comme un non-humain, une image difficile à effacer, contrairement au criminel dont la réinsertion est possible après avoir purgé sa peine. En ce sens, le terrorisme déshumanise non seulement ses victimes, mais aussi son auteur lui-même, qui devient aux yeux de la société un être hors de l'humanité (Livingstone Smith 2020). Cette déshumanisation va au-delà de l'acte violent lui-même. Lorsqu'un individu est reconnu comme terroriste, il doit souvent suivre un processus de déradicalisation censé rétablir son humanité aux yeux de la société. Les programmes de déradicalisation, tels que le programme *Prevent* au Royaume-Uni, ont suscité des débats intenses. Certains chercheurs, comme ceux du CREST (Lewis, Hewitt et Marsden 2023) ou Abbas (2018), soulignent que ces initiatives, bien qu'ayant pour objectif de réintégrer les individus, peuvent parfois renforcer la stigmatisation et exacerber les tensions sociales et familiales. Par ailleurs, au Canada, le Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence a mis en œuvre des programmes ayant montré des résultats positifs dans la compréhension de la radicalisation et la réinsertion des individus, bien que leur efficacité reste controversée en raison des défis liés au financement et au suivi. (CPRMV s.d.)

Ces processus de déradicalisation illustrent la dissonance entre les actes terroristes et les valeurs humanistes fondamentales. En attaquant l'humanité sous toutes ses formes (vies humaines, lieux de vie, symboles et infrastructures), le terrorisme éloigne l'auteur de son statut humain, lui attribuant une étiquette de non-humain (Livingstone Smith 2020). Cependant, la déshumanisation ne se limite pas aux auteurs directs du terrorisme ; elle affecte également ceux qui sont indirectement associés à ces actes.

Par exemple, El Khoury (2022) analyse l'impact des actions de Daesh sur des femmes musulmanes en Belgique, au Canada et au Liban. Bien qu'elles partagent la même foi, ces femmes rejettent l'idéologie extrémiste de Daesh, qui manipule les principes fondamentaux de l'islam en y ajoutant un sixième pilier, celui du combat, justifié par une guerre contre ceux qui ne partagent pas cette vision sectaire de l'islam. Le concept de *fil transparent* qu'El Khoury (2022) utilise pour expliquer ce phénomène met en lumière comment ces femmes, bien qu'elles ne soient pas directement impliquées dans la violence, sont stigmatisées en raison de leur appartenance religieuse. Cette distorsion de l'islam par Daesh conduit à la marginalisation de ceux qui rejettent cette vision radicale, y compris au sein même de la communauté musulmane. La logique sectaire de Daesh divise la société, exacerbant la stigmatisation et créant une dichotomie entre « eux » et « nous », qui recoupe le concept de stigma de Goffman. Même si dans *Stigmate* (1975), Goffman ne parlait pas de terrorisme, il montrait que les individus stigmatisés peuvent se regrouper autour de leur expérience commune et construire une identité collective. Le stigmate devient alors un facteur d'unité, une étiquette de différenciation vis-à-vis du reste de la société.

Les conséquences de cette stigmatisation sont profondes : perte d'identité, isolement social, traumatisme lié à l'association de leur foi avec le terrorisme, et sentiment de culpabilité pour avoir éprouvé de l'empathie envers des individus perçus

comme des terroristes (El Khoury 2022). Enfin, l'implication collective se manifeste lorsque des individus, bien qu'aucunement liés aux actes terroristes, sont perçus comme associés à ceux-ci en raison de leur environnement ou de leur appartenance culturelle. Cela peut entraîner des pertes humaines lors de répliques de contre-terrorisme, souvent considérées comme des dommages collatéraux, effaçant ces victimes du récit humanitaire. Cette dynamique se reflète également dans les discours médiatiques et politiques, où les souffrances de certains groupes sont minimisées, ce qui contribue à leur déshumanisation et à l'effacement de leur identité.

En conclusion, le terrorisme, en tant que forme de communication extrême, se manifeste souvent lorsque les mécanismes de dialogue pacifique ou diplomatique sont perçus comme inefficaces et que la violence terroriste apparaît comme le seul moyen de communiquer. Il émerge dans divers contextes où des individus perçoivent leur ordre social et leurs convictions idéologiques, politiques, sociales ou religieuses comme menacés, cherchant ainsi à rétablir un équilibre qu'ils considèrent comme le plus juste. Comme le souligne Corm (2017), une approche nuancée est essentielle pour comprendre les racines du terrorisme, en tenant compte de tous les facteurs en jeu, tels que les dimensions socioéconomiques, politiques, idéologiques, religieuses et culturelles, qui peuvent nourrir le passage à l'acte terroriste. Il est crucial de comprendre la logique de ces acteurs afin de mieux contrer leurs actions. À cet égard, Khosrokhavar (2014) et Bronner (2016) insistent sur l'importance de déchiffrer les processus cognitifs et idéologiques qui mènent au terrorisme, pour y répondre de manière efficace. Comprendre la logique des terroristes permettrait ainsi de mieux identifier les meilleures façons de prévenir et de contrer la radicalisation, en déconstruisant les logiques violentes et en favorisant des formes de communication alternatives. Enfin, il est essentiel de prendre en compte les effets dévastateurs du terrorisme sur les victimes, tant directes qu'indirectes. Les premières subissent directement la violence, tandis que les secondes, souvent invisibles, sont affectées par les répercussions sociales, psychologiques et économiques de ces actes violents.

Références

- Abbas, M.-S., 2018, « The detrimental effects of current counter-extremism measures on British Muslim families », *LSE - British Politics and Policy*, 6 juin, <https://blogs.lse.ac.uk/politicsandpolicy/the-detrimental-effects-of-current-counter-extremism-measures-on-british-muslim-families/>
- Atran, S. et P. Riché, 2016, *L'État islamique est une révolution*, suivi de *Notes de terrain. La bataille de Kudilah*, Arles, Actes Sud.
- Borum, R., 2011, « Radicalization into violent extremism, I: A review of social science theories », *Journal of Strategic Security*, 4 (4) : 7-36, <http://www.jstor.org/stable/26463910>
- Bronner, G., 2016, *La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Presses universitaires de France.
- Campana, A., 2018, *L'impasse terroriste. Violence et extrémisme au XXI^e siècle*, Montréal, Éditions MultiMondes.
- Chaliand, G., 2002, *Les stratégies du terrorisme*, Bruges, Desclée de Brouwer.

- Chaliand G. et A. Blin, 2015, *Histoire du terrorisme, de l'Antiquité à Daech*, Paris, Fayard.
- Chomsky, N., 2002, 9-11, New York, Seven Stories Press.
- Chomsky, N., 2007, *Failed States: The Abuse of Power and the Assault on Democracy*, New York, Metropolitan Books.
- Coolsaet, R., 2011, *Jihadi Terrorism and the Radicalisation Challenge: European and American Experiences*, Farnham (R.-U.), Ashgate.
- Cousineau, L.S., 2023, « « Are there any other male friendly subs on here? » – Online men's rights groups as simultaneous communities of care and entries into soft misogyny, supremacist discourses, and pipelines to radicalization », *Leisure/Loisirs (numéro thématique Leisure, Inclusion and Belonging)*, 47(4) : 681-702, <https://doi.org/10.1080/14927713.2023.2231234>
- Corm, G., 2017, *La nouvelle question d'Orient*, Paris, La Découverte.
- CRPMV - Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence, s.d., Montréal, <https://info-radical.org/fr/chercher/expertise-scientifique/>
- Daher, A., 2014, *Le Hezbollah. Mobilisation et pouvoir*, Paris, Presses universitaires de France.
- Derriennic, J.-P., 2001, *Les guerres civiles*, Paris, Presses de Sciences Po.
- El Khoury, E., 2022, *Lutte armée ou radicalisation violente ? Expériences subjectives et perspectives de femmes bruxelloises, beyrouthines et montréalaises de confession musulmane*, thèse de doctorat, Université Laval, <http://hdl.handle.net/20.500.11794/73068>
- Fuller, G., 2008, « Ask the author: Graham Fuller », Foreign Policy, 31 janvier, <https://foreignpolicy.com/2008/01/31/ask-the-author-graham-fuller/>
- Furet, F., 1981, *Interpreting the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goffman, E., 1975, *Stigmate*, Paris, Éditions de Minuit.
- Hobsbawm, E.J., 1966, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard.
- Honig, O. et I. Yahel, 2017, « A fifth wave of terrorism? The emergence of terrorist semi-states », *Terrorism and Political Violence*, 31 (6) : 1210-1228, <https://doi.org/10.1080/09546553.2017.1330201>
- Horgan, J., 2003, « The search for the terrorist personality », in A. Silke (dir.), *Terrorists, Victims, and Society: Psychological Perspectives on Terrorism and its Consequences*, Chichester (R.-U.), Wiley : 31-50.
- Khosrokhavar, F., 2014, *Radicalisation*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Kluckhohn, C., 1968, *Mirror for Man: A Survey of Human Behavior and Social Attitudes*, New York, Fawcett Publications.
- Laurens, H., 2019, *Orientales*, Paris, CNRS Éditions.
- Leroy, D., 2012, *Hezbollah, la résilience islamique au Liban*, Paris, L'Harmattan.

- Lewis, J., J. Hewitt et S. Marsden, 2023, « Lived experiences of contact with counter-terrorism policies and practices », CREST (Center for research and evidence on security threats), 19 juillet, <https://crestresearch.ac.uk/resources/lived-experiences-of-contact-with-counter-terrorism-policies-and-practices/>
- Livingstone Smith, D., 2020, *On Inhumanity: Dehumanization and How to Resist It*, Oxford, Oxford University Press.
- MacDonald, F., 1991, « What is culture? » *The Journal of Museum Education*, 16 (2) : 9-12, <https://www.jstor.org/stable/40478873>
- Marris, E., 2010, « Animal rights “terror” law challenged », *Nature*, 466 (424), <https://doi.org/10.1038/466424a>
- Michel, Q., 2005, *Terrorisme. Regards croisés – Terrorism: Cross Analysis*, Lausanne, Peter Lang.
- Sageman, M., 2004, *Understanding Terror Networks*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Schmid, A.P., 2013, *The Routledge Handbook of Terrorism Research*, Londres, Routledge.
- Rapoport, D.C., 2002, « The four waves of rebel terror and September », *Anthropoetics*, 8 (1) : 1-11, <https://anthropoetics.ucla.edu/ap0801/terror/>
- Petermann, S. et G. Olivier, 2005, « Réflexions sur l'histoire du terrorisme », in Q. Michel (dir.), *Terrorisme. Regards croisés – Terrorism: Cross Analysis*, Lausanne, Peter Lang : 13-33.
- Wasinski, C., 2011, « La volonté de réprimer », *Cultures & Conflits*, 79-80 : 161-180, <https://doi.org/10.4000/conflits.18078>